

D ' U N E   S E U L E   V O I X

# Je suis un arbre

Carole Zalberg

*ACTES.SUD*  
**JUNIOR**

## D ' U N E S E U L E V O I X

Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes trouvent leur respiration dans la parole. Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler devant son miroir, à partager avec soi et le monde.

“C’est drôle, j’essaie de faire le moins de bruit possible, je me déplace comme une souris, je ne laisse pas couler l’eau longtemps ni trop fort, j’allume la télé sans le son. Pourtant je sais parfaitement que rien – ni la sirène les premiers mercredis du mois, ni un tremblement de terre, ni un tsunami (d’accord, les risques sont faibles en plein Paris), ni même une avalanche (oui, oui, je sais, c’est encore moins probable) – n’atteindrait Maman quand elle est dans cet état proche du coma ; c’est-à-dire presque tous les matins de notre vie.”

Fleur s’occupe seule, avec patience, d’une mère alcoolique mais aimante et fantasque. Pas vraiment une vie normale d’ado même si on se croit solide comme un arbre. La présence lumineuse de son amie Louna lui permet d’accepter parfois de lâcher prise.

Je suis un arbre

*À Salomé.*

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes  
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler  
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

[www.actes-sud-junior.fr](http://www.actes-sud-junior.fr)

[www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/](http://www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/)

Conception graphique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2010

978-2-330-01649-4

*Loi 49-956 du 16 juillet 1949*

*sur les publications destinées à la jeunesse*

D'UNE SEULE VOIX

# Je suis un arbre

Carole Zalberg

ACTES SUD JUNIOR



Je me suis préparée pour le lycée sans réveiller Maman.

C'est drôle, j'essaie de faire le moins de bruit possible, je me déplace comme une souris, je ne laisse pas couler l'eau longtemps ni trop fort, j'allume la télé sans le son, juste pour jeter un œil à la météo. Pourtant je sais parfaitement que rien – ni la sirène les premiers mercredis du mois, ni un tremblement de terre, ni un tsunami (d'accord, les risques sont faibles en plein Paris), ni même une avalanche (oui, oui, je sais, c'est encore moins probable) – n'atteindrait Maman quand elle est dans cet état proche du coma ; c'est-à-dire presque tous les matins de notre vie.

Comme à mon habitude, avant de partir, je suis d'abord allée vérifier qu'elle respirait toujours. Je suis incapable de quitter l'appartement sans avoir fait ça : constater de mes propres yeux que ma mère est vivante. En entrant dans sa chambre, j'ai vu qu'elle avait gardé ses chaussures alors je les lui ai ôtées doucement. J'ai aussi pris la bouteille vide qu'elle serrait contre elle comme un doudou. Et j'ai remonté la couverture sur ses épaules. Ensuite j'ai embrassé son front où je n'ai pas senti de fièvre ni un trop grand froid. Une fois dans le couloir, j'ai ramassé mon sac de classe posé devant ma chambre et je suis sortie en prenant soin de ne pas claquer la porte. J'avais l'esprit à peu près tranquille.

Je ne lui en veux plus maintenant. Ça va, je suis assez grande. Je me débrouille.



Et puis je sais qu'elle ne fait pas exprès d'être comme elle est.

Avant, à l'époque de la primaire, j'étais tout le temps en colère, et pas seulement contre cette mère presque jamais debout, presque jamais capable de s'occuper normalement de moi. Contre la terre entière. J'enviais surtout les autres enfants, qui avaient des mamans fraîches et disponibles, des mamans qui papotaient entre elles en attendant que leurs petits trésors sortent de l'école. Moi je ne devais pas être bien précieuse puisque je faisais le chemin seule depuis le CP. Du coup, pour qu'on ne s'aperçoive pas que j'étais à ce point nulle, ni assez jolie ni assez intéressante pour qu'on m'accompagne ou qu'on vienne m'attendre à la sortie, je ne parlais à personne. Je faisais

constamment une tête de zone interdite, pleine de barbelés autour et à l'intérieur. Les intrépides qui osaient malgré tout s'approcher en étaient pour leurs frais : je les renvoyais d'une vanne ou d'un commentaire bien senti à leur petit espace protégé, ce monde de baisers et de sourires, d'attention constante que j'essayais de toutes mes forces de trouver écœurant. Ils ne s'aventuraient pas une seconde fois en terre hostile ; je n'avais pas d'amis. Dans la zone interdite, il y avait aussi des mines : j'avais tout le temps peur qu'il arrive quelque chose de terrible à Maman pendant mon absence. Ça s'était déjà produit : un jour, par exemple, on l'avait retrouvée dans le caniveau et on l'avait emmenée au commissariat. Quand j'étais rentrée, des policiers m'attendaient. Ils

étaient avec une femme qui m'avait posé des tas de questions sur Maman, sur la façon dont on vivait. Ils voulaient savoir ce qu'on mangeait, quelles activités on faisait, si Maman surveillait mes devoirs, si elle me disait de faire ma toilette et de me laver les dents avant d'aller au lit. Une petite voix en moi m'avait soufflé de ne surtout pas dire la vérité. Je nous avais inventé une parfaite petite vie de famille comme j'en avais vu à la télé. Sur le moment, j'étais fière de ma prestation. Mais je sais aujourd'hui qu'ils ne m'ont pas crue. J'ai passé quelques jours dans un foyer. Et puis Papa est intervenu et il m'a ramenée à la maison où m'a accueillie Maman, remise d'aplomb par un séjour à l'hôpital. Il y a eu d'autres choses, plus moches, bien plus moches, mais je n'ai